

LE DERNIER BOULET

NOUVELLE HISTORIQUE

Au milieu du quinzième jour de mai, 1760, le chemin qui mène de Beauport à Québec offrait à l'œil le spectacle le plus étrange et le plus triste qui se puisse voir. Sur la route boueuse, défoncée en maints endroits par la lutte du printemps contre l'hiver à peine terminé, à travers les flaques d'eau, dans les ornières boueuses où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe, cheminait ou plutôt se traînait une longue file de créatures humaines, qui s'avançaient péniblement vers la ville. Courbées vers la terre, pliant sous le poids d'un fardeau, tirant ou poussant de petites charrettes à bras, chargées de victuailles, elles allaient comme des âmes en peine, chancelant presque à chaque pas sur la route devenue fondrière.

Pour traîner ces voitures, pour porter ces comestibles, pas un cheval, pas une bête de somme. Dame, il y avait longtemps que le dernier cheval de la côte de Beauport avait été mis en réquisition pour le service du roi de France, massacré ou brûlé avec les bestiaux par les soldats du roi d'Angleterre. Deux grands souverains s'en mêlant, vous comprenez que la ruine de ces petites gens avait été bientôt consommée ! Donc, pour toutes bêtes de somme des vieillards infirmes, hors d'état de porter les armes, des femmes, des enfants au dessous de quatorze ans. Quant aux jeunes gens et aux hommes faits qui avaient pu survivre aux dernières campagnes, et qui n'étaient point restés sur les champs de bataille de la Monongahéla, de Chouéguen, de William Henry, de Carillon, de Montmorency, des plaines d'Abraham ou de Sainte-Foye, ces rares survivants de nos miliciens —trois mille hommes à peine—poussaient encore le dévouement, la sublime folie, jusqu'à assiéger Québec, avec les trois